

LA FOI
CHRÉTIENNE
aux prises avec
La Piété filiale.

N° 28.

PARIS,
Au bureau de la propagation
des bons livres,
RUE CASSETTE, N° 20.

1835

PROPAGATION GRATUITE ET GÉNÉRALE

DES BONS LIVRES.

Cette Société publie, sous le titre de **TRAITÉS RELIGIEUX CATHOLIQUES**, une série d'opuscules destinés à produire le plus grand bien.

Il paraît, chaque mois, quatre petits Traités : en tout, **QUARANTE-HUIT PAR AN.**

Le prix est de :
(2 fr. 50 c. à Paris ;
5 f. par la poste, dans toute la France ;
3 f. chez nos correspondans établis
dans presque tous les arrondisse-
mens ou au moins dans chaque
chef-lieu de département.

On souscrit rue Cassette, n° 20.

CATALOGUE

DES TRAITÉS PUBLIÉS.

- | | |
|--|--|
| N° 1. L'Almanach de tout le monde. | N° 15. Quelle doit être la tendresse des Enfans pour leurs parens. |
| N° 2. Louis et Joseph. | N° 16. Le Mauvais Livre. |
| N° 3. Théodore, ou Suites de l'inconduite. | N° 17. Alfred, ou l'Enfant sans défauts. |
| N° 4. Pourquoi ne suis-je pas heureux? | N° 18. Bien mal acquis ne profite pas. |
| N° 5. Le Pécheur au lit de la mort. | N° 19. Aimez vos ennemis. |
| N° 6. Le dimanche, ou Mon repos. | N° 20. L'Aumône. |
| N° 7. Marc, ou Je me confesserai. | N° 21. Le Mariage d'inclination. |
| N° 8. Le plus Malheureux des pères. | N° 22. Le Mariage d'argent. |
| N° 9. Les Beautés de la Nature. | N° 23. Le Mariage de religion. |
| N° 10. La Patience dans les maux de la vie. | N° 24. Martyre de saint Anastase et de la Légion thébaine. |
| N° 11. La Prosperité des Méchans. | N° 25. Sainte Philomène, vierge et martyre. |
| N° 12. Aimez vous les uns les autres. Traité de la charité chrétienne. | N° 26. Martyre de saint Taraqne. |
| N° 13. Mon avenir. | N° 27. Martyre de saint Gordius. |
| N° 14. Maurice, ou l'Enfant méchant. | |



LA

FOI CHRÉTIENNE

AUX PRISES AVEC

LA PIÉTÉ FILIALE.

Pour la plupart des Martyrs, les assauts les plus terribles étaient incontestablement ceux que leur livraient d'atroces persécuteurs acharnés à leur perte. Le tranchant de la hache, la dent des bêtes féroces, les brasiers ardents, voilà ce qu'ils avaient le plus à redouter. Plusieurs, cependant, furent attaqués dans leur foi par des moyens plus puissans. Lassés de leurs inutiles combats, leurs tyrans abandonnèrent quelquefois les tortures physiques, et essayèrent sur l'âme des généreux Martyrs ce que pourraient la douceur, les prières, les offres séduisantes de richesses et d'honneurs. A celui-ci ils promettaient une immense fortune, à celui-là des dignités, des emplois; et comme ces attaques nouvelles n'avaient pas plus de succès que l'appareil des supplices, ils eurent encore recours aux plus viles séductions. C'est ainsi qu'ils enchaînèrent plusieurs chrétiens avec des liens de soie, sur des lits de roses, à l'ombre des bosquets, et leur envoyèrent ensuite, pour les convertir au culte des idoles, des femmes corrom-

pues qui n'eussent pas cru, en se prostituant, acheter trop cher une âme vouée au service de Jésus-Christ. Mais de tous les combats que les fidèles eurent à supporter, le plus redoutable est sans contredit celui que livra sainte Perpétue contre son père, qu'elle aimait tendrement. Cette lutte entre la foi et la piété filiale est l'une des plus sublimes que nous présentent les Actes des Martyrs : nous allons la rapporter.

Le septième jour de mars, on arrêta à Carthage, par l'ordre de l'empereur Sévère, quelques jeunes catéchumènes : Revocat et Félicité, tous deux de condition servile, Saturnin et Secundule, et Vivia Perpétue, d'une famille considérable dans la ville, et mariée à un homme de condition. Elle avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était aussi catéchumène, et un enfant à la mamelle qu'elle nourrissait de son propre lait. Elle écrivit elle-même son histoire, telle que nous allons la donner.

« Nous étions encore avec nos persécuteurs lorsque mon père vint faire de nouveaux efforts pour m'ébranler et pour me faire changer de résolution. « Mon père, lui dis-je, voyez-vous ce vaisseau de terre que voilà ? — Oui, me dit-il, je le vois. — Peut-on, continuai-je, lui donner un autre nom que celui qu'il a ? — Non, me répondit-il. — De même, lui répliquai-je, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais il se contenta seulement de me maltraiter, et il se retira confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices du démon dont il s'était servi pour me séduire. Je rendis grâce à Dieu de ce que je fus quelques jours sans revoir mon père, et son absence me laissa goûter un peu de re-

pos. Ce fut pendant ce temps que nous fûmes baptisés. Le Saint-Esprit, au sortir de l'eau, m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourmens.

» Peu de temps après, on nous conduisit en prison. L'horreur et l'obscurité du lieu me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh ! que ce jour-là me dura ! quelle horrible chaleur ! On y étouffait, tant on y était pressé, outre qu'il nous fallait à tous momens essuyer l'insolence des soldats qui nous gardaient. Enfin, ce qui me causait une peine extrême, c'est que je n'avais pas mon enfant ; mais Tertius et Pompone, deux charitables diacres, obtinrent, à force d'argent, que l'on nous mît dans un lieu où nous fussions plus au large, et où, en effet, nous commençâmes un peu à respirer. Chacun songeait à ce qui le regardait. Pour moi, je me mis à donner à téter à mon enfant qu'on m'avait apporté, et qui était déjà tout languissant pour avoir été long-temps sans prendre la mamelle. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère ; mais surtout je les conjurais d'avoir soin de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si fort affligés pour l'amour de moi. Je ressentis ces peines-là durant plusieurs jours ; mais ayant obtenu qu'on me laisserait mon enfant, je commençai bientôt à ne plus les ressentir ; je me trouvai toute consolée, et la prison me devint un séjour agréable : j'aimais autant y demeurer qu'ailleurs.

» Un jour, mon frère me dit : « Ma sœur, je suis persuadé que vous avez beaucoup de pouvoir auprès de Dieu ; demandez-lui donc, je vous prie, qu'il vous fasse connaître, dans une vision, ou de quelque autre manière, si vous devez

souffrir la mort ou si vous serez renvoyée. » Moi qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec Dieu, et que je recevais de lui, chaque jour, mille marques de bonté, je répondis, pleine de confiance, à mon frère : « Demain, vous saurez ce qui en sera. » Je demandai donc à mon Dieu qu'il m'envoyât une vision, et voici celle que j'eus :

» J'aperçus une échelle toute d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, de pieux, de javalois, de faulx, de poignards, de larges fers de lances : en sorte que qui y serait monté négligemment, et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instrumens, et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle, il y avait un effroyable dragon qui paraissait toujours prêt à se lancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Asture, toutefois, l'entreprit ; il monta le premier. (Il était venu se rendre prisonnier de son bon gré, voulant partager notre fortune, car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés.) Etant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : « Perpétue, je vous attends, mais prenez garde que le dragon ne vous morde. » Je lui répondis : « Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête ; et moi ayant levé le pied pour monter, il me servit de premier échelon. Etant parvenue au haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme de bonne mine, vêtu en berger ; ayant les cheveux

blancs comme de la neige. Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes habillées de blanc. Il m'aperçut et m'appelant par mon nom, il me dit : « Ma fille, soyez la bienvenue. » Et il me donna du lait qu'il tirait; cela était fort épais, et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains, et je le mangeai : tous ceux qui étaient là présens répondirent *Amen*. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai, en effet, que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre. Nous commençâmes donc à nous détacher entièrement des choses de la terre et à tourner toutes nos pensées vers l'Eternité.

» Au bout de quelques jours, le bruit ayant couru que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père; la douleur était peinte sur son visage; un chagrin mortel le consumait. Il vint à moi. « Ma fille, me dit-il, ayez pitié de la vieillesse de votre père, si du moins je mérite d'être appelé votre père. S'il vous reste encore quelque souvenir des soins si tendres et si particuliers que j'ai pris de votre éducation; s'il est vrai que l'extrême amour que j'ai eu pour vous m'a fait vous préférer à tous vos frères, ne soyez pas cause que je devienne l'opprobre de toute une ville. Que la vue de vos frères vous touche, jetez les yeux sur votre mère, sur la mère de votre mari, sur votre enfant, qui ne pourra vivre si vous mourez; rabattez quelque chose de ce courage; rendez-vous un peu plus traitable, et ne nous exposez pas tous à une honte inévitable. Qui de nous osera paraître, si vous finissez vos jours par la main d'un bourreau ?

Sauvez-vous pour ne nous pas perdre tous. » En disant cela, il me baisait les mains ; puis, se jetant à mes pieds tout en larmes, il m'appelait *Madame*. J'avoue que j'étais pénétrée d'une vive douleur, lorsque je considérais que mon père serait le seul qui ne tirerait aucun avantage de ma mort ; je tâchai donc de le consoler le mieux que je pus. « Mon père, lui dis-je, ne vous affligez pas tant, il n'arrivera de tout ceci que ce qu'il plaira à Dieu : nous ne dépendons pas de nous-mêmes, mais de sa volonté. » Mon père se retira avec une tristesse et dans un abattement inconcevable.

» Un jour, comme nous dinions, on nous vint tout d'un coup enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu aussitôt par toute la ville, la salle de l'audience fut en un instant remplie de peuple. On nous fit monter sur une espèce de théâtre où le juge avait son tribunal. Tous ceux qui répondirent avant moi confessèrent hautement Jésus-Christ. Quand ce fut à mon tour, et comme je me préparais à répondre, voilà mon père qui paraît dans le moment, faisant porter mon enfant par un domestique. Il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et mettant en usage les conjurations les plus pressantes : « Serez-vous, me disait-il, insensible aux malheurs qui menacent cette innocente créature à qui vous avez donné la vie ? Alors le président, nommé Hilarien, qui avait succédé au proconsul Minuce-Timinien, mort depuis peu de temps, se joignant à mon père : « Quoi, me dit-il, les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, et l'innocence de cet enfant qui va devenir orphelin par votre mort, ne sont pas capables de vous toucher ? Sacrifiez seulement pour la santé des empereurs. » Je répondis : « Je ne sacrifierai point. » Hilarien reprit :

Vous êtes donc chrétienne? — Oui, je le suis, » répondis-je. Cependant mon père, qui espérait toujours me gagner, étant resté là, reçut un coup de baguette d'un huissier à qui Hilarien avait ordonné de faire retirer mon père. Le coup me fut sensible. Je soupirai de voir mon père traité si indignement à mon occasion, et je plaignis sa malheureuse vieillesse. En même temps, le juge prononça la sentence, par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Après en avoir ouï la lecture, nous descendîmes du tribunal, et nous reprîmes gaiement le chemin de la prison. Dès que j'y fus rentrée, j'envoyai le diacre Pomponne demander mon enfant à mon père, qui ne voulut point me le rendre; et Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à téter, et que je ne fusse point incommodée de mon lait. Ainsi je me trouvai l'esprit entièrement libre et sans aucune inquiétude.

» Comme nous étions tous, un certain jour, en oraison, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une chose extraordinaire, que n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvinsse alors d'une manière si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucée, si je priais pour lui. Je commençai donc à offrir des prières, et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante, il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu obscur; il était tout couvert de sueur; ses lèvres sèches et brûlées, et sa bouche entr'ouverte, marquaient qu'il endurait une soif extrême. Son visage était pâle, couvert de crasse, et on y voyait encore la plaie qu'il y avait lorsqu'il mourut : c'était un horrible cancer à la joue. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans. C'était donc pour ce pauvre enfant

que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste, il me semblaît qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi ; en sorte qu'il m'était impossible d'aller à lui. Là, était un réservoir plein d'eau, mais dont le bord plus haut que Dinocrate ne lui permettait pas de puiser de quoi étancher sa soif. Il faisait divers efforts pour y atteindre, mais c'était toujours en vain. Je me réveillai dans l'agitation et l'inquiétude que me causait la peine où je voyais mon frère ; mais j'eus une ferme espérance que mes prières ne lui seraient pas inutiles pour la faire cesser ; je ne cessais donc point de prier jour et nuit pour ce cher frère, mêlant à mes prières mes soupirs et mes larmes. L'on nous transféra alors dans la prison du camp ; car nous étions destinés à servir aux spectacles qui se devaient donner dans le camp, le jour de la naissance de César.

» Nous fûmes tous mis à la chaîne, jusqu'au jour que nous devions être exposés aux bêtes. Ce fut durant ce petit intervalle que le Ciel me favorisa encore de cette vision. Ce lieu obscur d'où j'avais vu sortir Dinocrate me parut fort éclairé, et Dinocrate lui-même propre, bien vêtu, le visage frais, où l'on n'apercevait plus qu'une légère cicatrice à l'endroit où avait été cette plaie mortelle. Je vis aussi que les bords du réservoir étaient baissés, et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant qui tirait de l'eau avec une extrême facilité : il y en avait même là un flacon tout plein, dont il buvait sans que l'eau du flacon diminuât. Après qu'il eut bu, il courut jouer comme font les enfans ; et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait (1).

(1) Cet endroit prouve excellemment que les morts peuvent être délivrés de leurs peines par les prières des vivans.

» Quelques jours s'étant écoulés, celui qui commandait les gardes de la prison (1), s'apercevant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une si grande estime pour nous, qu'il laissait entrer librement les frères qui nous venaient voir, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Mais peu de jours avant les spectacles, je vis entrer mon père dans le lieu où nous étions, dans un accablement qu'on ne peut exprimer. Il s'arrachait la barbe, il se jetait contre terre, et y demeurait couché sur le visage, poussant de là des cris, et donnant mille malédictions au jour qui l'avait vu naître. Il regrettait d'avoir trop vécu ; il appelait sa vieillesse infortunée ; en un mot, il disait des choses si tristes, et se servait de termes si touchans, qu'il tirait des larmes, et faisait fendre le cœur de compassion à tous ceux qui l'écoutaient. Je mourais de douleur en le voyant dans ce pitoyable état.

» Enfin, la veille des spectacles, j'eus une dernière vision. Il me sembla que le diacre Pomponne était venu à la porte de notre prison, qu'il y frappait à grands coups, et que j'y étais accourue pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche d'une étoffe fort riche, et qui était bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : « Perpétue, nous vous attendons : ne voulez-vous pas venir ? » En même temps, il me présenta la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par un chemin raboteux et étroit ; enfin, après avoir fait plusieurs tours et détours, nous arrivâmes à l'amphithéâtre, presque hors d'haleine. Pomponne me conduisit jusqu'au milieu de la place et me dit : « Ne craignez rien, je suis à

(1) Il se nommait Prudent, et était inspecteur.

vous dans un moment, et je viens combattre avec vous. » Il part en disant cela, et me laisse. Comme je savais que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Égyptien extrêmement laid, qui s'avança vers moi avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et il me présenta le combat ; mais en même temps, de jeunes hommes parfaitement bien faits se déclarèrent pour moi. On m'ôta mes habits, et je sentis que j'avais changé de sexe, et que j'étais devenue un athlète fort et vigoureux. Ces jeunes gens qui s'étaient rangés de mon côté, me frottèrent d'huile, comme on a accoutumé d'en frotter ceux qui entrent au combat de la lutte. Mais comme nous étions sur le point d'en venir aux mains, un homme d'une mine haute et d'un port majestueux s'approcha de nous. Il avait une robe de pourpre traînante, et formant plusieurs plis ; elle était rattachée avec une agrafe de diamant. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et il portait un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : « Si l'Égyptien remporte la victoire sur la femme, il lui sera permis de la tuer ; mais si la femme demeure victorieuse de l'Égyptien, elle aura ce rameau et ces pommes d'or. » Ayant ainsi parlé, il alla prendre sa place. Nous nous joignîmes l'Égyptien et moi, et nous commençâmes un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me saisir le pied, afin de me renverser ; ce que j'évitais soigneusement, en lui en portant plusieurs coups dans le visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage. Enfin, voyant que le combat tirait trop en longueur, je joignis mes deux mains ensemble, en sorte que les doigts étaient entrelacés les uns

dans les autres ; et les laissant tomber à plomb sur la tête de l'Egyptien, je le renversai sur le sable, lui mettant en même temps le pied sur la tête, comme pour la lui écraser. Le peuple se mit à battre des mains, et mes généreux défenseurs joignirent la douceur de leurs chants aux applaudissemens du peuple. Pour moi, je m'avancai vers l'intendant des jeux, vers cet homme admirable qui avait été le témoin de ma victoire, pour lui en demander le prix, et je reçus le rameau aux pommes d'or. En me le donnant, il me baisa au front, et me dit : « Ma fille, la paix soit toujours avec vous. » Je sortis de l'amphithéâtre par la porte qui regarde celle qu'on nomme Sanavivaria. Là, mon songe finit, et je me réveillai, pensant en moi-même que j'aurais à combattre, non les bêtes de l'amphithéâtre, mais les démons. Ce qui me consola, c'est que la vision qui me prédisait le combat m'assurait en même temps de la victoire.

» J'ai écrit ce qui m'était arrivé jusqu'au jour des spectacles ; si quelqu'un veut continuer le récit de ce qui s'est passé depuis, il peut le faire.»

Sature eut aussi une vision, qu'il écrivit lui-même en ces termes :

« Il y avait déjà quelque temps que nous étions prisonniers, lorsque tout-à-coup quatre anges nous enlevèrent de la prison. Ils nous portaient sans nous toucher ; nous allions vers l'Orient. Au reste, nous ne mouvions pas tout droit, et perpendiculairement, mais comme si nous eussions suivi la pente douce, et presque insensible, d'une agréable colline. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous nous trouvâmes environnés d'une grande lumière. Je dis alors à Perpétue qui était proche de moi : « Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis ; nous commençons à voir cette promesse accomplie.

Après avoir fait encore quelque chemin, nous nous trouvâmes dans un jardin rempli de toutes sortes de fleurs; on y voyait des rosiers hauts comme des cyprès, dont les roses blanches et rouges, agitées par un doux zéphyre, tombaient incessamment par gros flocons, et formaient comme une neige odoriférante, et de diverses couleurs. Quatre anges plus brillans encore que ceux qui nous avaient apportés dans ce jardin, vinrent nous aborder, et nous firent mille civilités. Ils disaient à nos conducteurs avec un certain geste d'admiration: « Les voilà donc arrivés. » Alors les quatre premiers anges prirent congé de nous, et nous commençâmes à nous promener à pied dans ces vastes et délicieux parterres. Nous y rencontrâmes Jocond, Saturnin et Artaxe, qui tous trois avaient été brûlés vifs pour la foi, et Quintus qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole, et dirent: « Entrons, et venez saluer le maître de ce beau jardin. » On nous fit donc entrer dans un appartement le plus superbe qu'on pût voir: les tapisseries qui en couvraient les murailles semblaient être faites avec des rayons de lumière, et les murailles mêmes brillaient, comme si elles eussent été bâties de diamans. Nous trouvâmes dans le vestibule quatre anges qui nous firent prendre à chacun une robe blanche. La chambre où nous fûmes introduits était incomparablement plus riche et plus éclatante que toutes celles que nous avions traversées. Des voix les plus charmantes du monde y faisaient entendre cette seule parole, *saint, Saint, saint*, qu'elles répétaient sans cesse, toujours avec de nouveaux agrémens. Vers le milieu de la chambre, nous vîmes un homme d'une excellente beauté, si

toutefois ce n'était qu'un homme; il avait de longs cheveux d'une blancheur éclatante, qui lui tombaient sur les épaules à grosses boucles. Nous ne pûmes voir ses pieds; il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards assis sur des sièges d'or, et derrière lui plusieurs personnes debout. Les quatre anges nous firent approcher du trône; et nous soulevant doucement, ils nous facilitèrent l'accès auprès de la personne de cet admirable jeune homme, qui nous fit l'honneur de nous embrasser. Les vieillards nous dirent d'abord de demeurer, ce que nous fîmes. Et ensuite ils nous dirent que nous pouvions aller où bon nous semblerait, et nous divertir à mille sortes de jeux qui se pratiquent dans cette agréable demeure. Alors, me tournant vers Perpétue, je lui dis : « Eh bien, ma sœur, vous voilà contente. — Oui, me répondit-elle, grâce au Seigneur. Vous savez, continua-t-elle, que j'étais naturellement gaie et d'une humeur assez enjouée lorsque j'étais au monde; mais c'est tout autre chose maintenant, et je me sens un fond de joie que je ne puis vous exprimer. » Comme nous sortions, nous trouvâmes l'évêque Optat et Aspase, prêtre et théologal de notre Église, mais fort tristes et éloignés l'un de l'autre de quelques pas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent se jeter à nos pieds, en nous disant : « De grâce, mettez-nous d'accord. » Nous leur répondîmes tout étonnés : « Eh! n'êtes-vous pas, vous notre évêque, et vous un prêtre du Seigneur? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds? c'est à nous à nous prosterner aux vôtres. » Et en même temps nous nous y jetâmes, et nous les embrassâmes tous deux avec beaucoup de respect et de tendresse. Perpétue se mit ensuite à s'entretenir avec eux; et nous les menâmes dans le jardin où nous nous arrêtâmes sous un ro-

sier; mais il vint des anges qui dirent à Optat et à Aspase « : Laissez-les se réjouir en liberté; ils n'ont que faire de vos divisions: si vous avez quelque différend ensemble, vous pouvez les vider seuls. Vous, évêque, corrigez vos diocésains; ce sont des contestations continuelles entre eux, et l'on dirait qu'ils sortent toujours du cirque, tant ils paraissent animés les uns contre les autres. » Les anges leur ayant ainsi parlé assez rudement, firent mine de vouloir encore fermer sur eux la porte du jardin. Pour nous, nous passions doucement le temps dans cet heureux séjour, ne vivant que de parfums : ce qui est une nourriture exquise. Voilà quel fut mon songe. »

En ce temps-là, Dieu appela à lui Secundule lorsqu'il était encore en prison. Ce fut une faveur du Ciel qui voulut bien lui faire grâce du combat des bêtes. Si son âme fut peu sensible à cette grâce, son corps du moins en profita.

Mais parlons maintenant de Félicité. Elle était grosse de huit mois, et le jour des spectacles approchant, elle était inconsolable, prévoyant que sa grossesse ferait différer son martyre, et qu'ensuite on la ferait mourir avec des scélérats. C'était là ce qu'elle appréhendait le plus, et que son sang pur et innocent ne fût confondu avec le sang impur et criminel de quelque homicide. Mais elle n'était pas la seule qui s'affligeât de ce retard, les autres Martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser exposée aux dangers de la vie présente une si aimable et si digne compagne de leurs peines. Ils se joignirent donc pour obtenir de la bonté de Dieu que Félicité pût se délivrer avant le jour du combat. Ils furent exaucés; car à peine avaient-ils fini leur prière, qu'elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement. Et parce que, n'étant

que dans son huitième mois, l'accouchement était beaucoup plus difficile, elle souffrait beaucoup, et la violence du mal lui faisait jeter des cris de temps en temps. Sur quoi un guichetier lui dit : « Si vous vous plaignez à présent, que sera-ce quand vous serez déchirée par les bêtes ? Il eût donc bien mieux valu sacrifier aux dieux. » A quoi cette généreuse femme fit cette belle réponse : « Maintenant c'est moi qui souffre, mais il y en aura là un autre qui sera avec moi, et qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. »

Au reste, puisque c'est la volonté du Saint-Esprit, qu'on laisse à la postérité un monument éternel de la gloire que Perpétue et ses compagnons acquirent en combattant contre les bêtes, quelque indigne d'ailleurs que je sois d'un emploi si relevé, et quoique je sois persuadé que je manque de ce qui est nécessaire pour m'en acquitter comme il faut, je ne laisserai pas de l'entreprendre, pour obéir aux derniers ordres de la très-sainte martyre Perpétue, ou plutôt pour exécuter ceux de la Foi même, qui semble exiger de moi ce récit, que je vais commencer par une action généreuse et pleine de fermeté, par laquelle Perpétue signala sa constance et son courage dans l'occasion qui suit. Le tribun qui avait les saints Martyrs en sa garde, les traitait avec une extrême rigueur, parce que des gens, ou malintentionnés, ou sottement crédules, lui faisaient appréhender qu'on ne les tirât de prison par le moyen de la magie, dont les chrétiens en ce temps-là étaient communément soupçonnés. Perpétue lui dit hardiment : « Osez-vous bien traiter avec cette dureté des personnes de considération, qui appartiennent à César, et qui doivent honorer par leurs combats le jour de sa naissance ?

Pourquoi empêchez-vous qu'ils jouissent de ce peu de soulagement qui leur est accordé jusqu'à ce jour? » Le tribun à ce reproche rougit et demeura confus; et voulant faire oublier à ses prisonniers le mauvais traitement qu'ils avaient reçu de lui, il donna de nouveaux ordres, portant qu'ils seraient traités plus humainement, que les frères auraient la liberté de les visiter, et qu'il serait permis à toute sorte de personnes de leur porter des rafraichissemens. Le geôlier Prudens, qui venait de se faire chrétien, leur rendait, sous mains, tous les bons offices qu'il pouvait.

Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de faire, à ceux qui sont condamnés aux bêtes, un souper qu'on nomme le souper libre. Nos saints Martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en un repas de charité. La salle où ils mangeaient était pleine de peuple; les Martyrs lui adressaient la parole de temps en temps; tantôt ils lui parlaient avec une force merveilleuse, le menaçant de la colère de Dieu, tantôt ils lui déclaraient que Dieu lui redemanderait le sang innocent qu'il allait bientôt répandre; quelquefois, ils lui reprochaient d'un ton ironique sa curiosité brutale. « Le jour de demain ne vous suffira-t-il pas? disait Sature à ce peuple inhumain, pour nous contempler à votre aise et pour assouvir la haine que vous nous portez. Vous faites semblant d'être touchés de notre destinée, et demain vous battrez des mains à notre mort, vous applaudirez à nos meurtriers. Remarquez bien nos visages, afin que vous nous reconnaissiez à ce jour terrible où tous les hommes seront jugés. » Ces paroles, prononcées avec toute l'assurance et toute la fermeté que donne l'innocence, jetèrent la

frayeur et l'étonnement dans l'âme de la plupart : les uns se retirèrent saisis de crainte, que le premier objet dissipa ; mais plusieurs restèrent pour se faire instruire, et crurent en Jésus-Christ.

Enfin, le jour qui devait éclairer le triomphe de nos généreux athlètes parut. On les fit sortir de la prison pour les conduire à l'amphithéâtre. La joie était peinte sur leur visage, elle brillait dans leurs yeux, elle paraissait dans leurs gestes, elle éclatait dans leurs paroles. Perpétue marchait la dernière ; la tranquillité de son âme se faisait voir sur son visage et dans sa démarche ; elle tenait les yeux baissés, par modestie. Pour Félicité, elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait de ce que son heureux accouchement lui permettait de combattre aussi bien que les autres, pensant en elle-même qu'elle allait se purifier dans son propre sang. Dès qu'ils furent arrivés à la porte de l'amphithéâtre, on voulut leur faire prendre des habits consacrés par les païens à leurs cérémonies sacrilèges, aux hommes la robe des prêtres de Saturne, et aux femmes celle que portent les prêtresses de Cérès ; mais ces généreux soldats du vrai Dieu, toujours fermes et inébranlables dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée, dirent : « Nous sommes venus ici de notre bon gré, sur la parole qu'on nous a donnée de ne point nous forcer à rien faire contre ce que nous devons à notre Dieu. » Cette fois-là l'injustice reconnut le bon droit et le conserva : le tribun consentit qu'ils parussent dans l'amphithéâtre avec leurs habits ordinaires. Perpétue chantait, pensant à l'Égyptien, dont la défaite lui avait été prédite ; Revocat, Saturnin et Sature menaçaient le peuple du geste et de la voix. Lorsqu'ils furent vis-à-vis le balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : « Vous

nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera en l'autre. » Le peuple, irrité de cette généreuse hardiesse et désirant faire sa cour au proconsul, demanda qu'on les fît passer par les fouets (1), et nos Saints se réjouirent d'être traités comme l'avait été Jésus - Christ, leur Dieu et leur maître.

Mais celui qui a dit : Demandez et vous recevrez l'effet de vos demandes, accorda à nos Martyrs ce qu'ils lui avaient demandé; car, s'entretenant un jour des diverses sortes de supplices que l'on faisait endurer aux chrétiens, les uns souhaitaient de mourir d'un genre de mort, et les autres d'un autre. Saturnin témoigna qu'il désirait de tout son cœur avoir à combattre contre toutes les bêtes de l'amphithéâtre, et il obtint en partie ce qu'il désirait, car, lui et Révocat, après avoir été long-temps aux prises avec un léopard, furent encore vivement attaqués par un ours furieux, qui les harcela jusqu'après du théâtre où il les laissa tout déchirés. Sature ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours; et il aurait souhaité qu'un léopard lui eût ôté la vie du premier coup de dent. Cependant, voilà qu'on lâche sur lui un sanglier; mais, dans le moment même, la bête se retournant contre le piqueur qui la conduisait, lui ouvrit le ventre avec ses défenses; puis, revenant à Sature, elle se contenta de le traîner quelques pas sur le sable. Et comme on l'eut ensuite mené assez près d'un grand ours, on ne put jamais l'obliger à sortir de sa loge. Ainsi, Sature entra

(1) Tous les bourreaux, ayant chacun un fouet à la main, se rangeaient sur deux lignes, et à mesure que les Martyrs passaient dans le milieu, ils leur déchargeaient chacun un coup de fouet.

au combat, et en sortit sans avoir reçu aucune blessure.

D'ailleurs, le démon, dépité de voir que le sexe le plus faible se disposait à remporter sur lui une victoire signalée, avait fait en sorte que contre la coutume, on destinât une vache sauvage et furieuse, pour combattre contre Perpétue et Félicité. On leur ôta donc leurs habits, et on les enferma toutes nues dans un filet. Mais le peuple, à ce spectacle, fut touché d'horreur et de pitié tout ensemble, considérant d'une part une jeune personne délicate et de naissance, et de l'autre, une femme nouvellement accouchée, et dont les mamelles étaient toutes dégouttantes de lait. On les ramena donc à la barrière, et on leur permit de reprendre leurs habits. Perpétue s'avance aussitôt; la vache la prend, l'enlève et la laisse retomber sur les reins. La jeune Martyre, revenue à elle, et s'apercevant que sa robe était déchirée le long de sa cuisse, la rejoignit proprement, moins occupée des douleurs qu'elle ressentait, que de l'honnêteté qui pouvait être blessée. S'étant relevée en même temps, elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés (car il n'était pas de la bienséance que les Martyrs en un jour de victoire eussent le visage couvert, comme les personnes affligées se le couvrent en un jour de deuil). Ayant alors aperçu Félicité, que cette vache furieuse avait fort maltraitée, étendue sur le sable, elle courut à elle; et lui donnant la main, elle lui aida à se relever. Et elles se présentaient pour soutenir une nouvelle attaque; mais le peuple, se lassant d'être cruel, ne voulut plus qu'on les exposât. Elles tournèrent vers la porte Sanavivaria, où Perpétue fut reconnue d'un catéchumène nommé Rustique, qui avait toujours eu un grand attachement pour elle. Cette admirable femme s'étant comme ré-

veillée d'un profond sommeil, mais plutôt sortant d'une longue extase, demanda quand on les livrerait à cette vache furieuse. Et lorsqu'on lui raconta ce qui lui était arrivé, elle n'en voulut rien croire, jusqu'à ce qu'enfin venant à reconnaître ce catéchumène et à jeter les yeux sur ses habits déchirés en plusieurs endroits, et sur quelques meurtrissures qu'on lui fit remarquer, elle commença à y ajouter foi. Alors, faisant approcher son frère et ce catéchumène, elle leur dit : « Persévérez dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de mes souffrances. »

D'autre part, Sature, qui s'était retiré sous un des portiques de l'amphithéâtre, disait à Prudens : « Ne vous l'avais-je pas prédit que les bêtes ne me feraient point de mal ? Ainsi, mes souhaits sont accomplis, à la réserve d'un ; c'est que vous croyiez de tout votre cœur en celui en qui je crois. Voilà que je retourne dans l'amphithéâtre pour y recevoir la mort : un léopard, d'un premier coup de dent, me la doit donner. » En effet, sur la fin des spectacles, un léopard s'étant jeté sur lui, d'un coup de dent qu'il lui donna, il lui fit une si grande blessure que son sang en sortait à grands flots, en sorte que le peuple s'écria : « Le voilà baptisé pour la seconde fois. » Alors, tournant ses derniers regards sur Prudens : « Adieu, cher ami, lui dit-il ; souvenez-vous de ma foi et imitez-la. Que ma mort ne vous trouble point ; mais, au contraire, qu'elle vous encourage à souffrir. » Ensuite, tirant de son doigt une bague, il la trempa dans son sang, et la donnant à Prudens : « Recevez-la, lui dit-il, comme un gage de notre amitié ; portez-la pour l'amour de moi, et que le sang dont elle est rougie vous fasse ressouvenir de celui que je répands aujourd'hui pour Jésus-Christ. » Après

quoi il fut transporté au lieu où l'on achevait ceux qui n'étaient pas morts de leurs blessures; et comme le peuple demandait que les autres Martyrs, qui n'étaient que blessés, fussent amenés au milieu de la place pour y être égorgés, ils se levèrent tous d'eux-mêmes, et s'étant embrassés pour sceller leur martyre par le saint baiser de paix, ils se traînèrent où le peuple les demandait. Ils y reçurent tous la mort sans faire le moindre mouvement et sans laisser échapper la moindre plainte, pas même un soupir. Sature, suivant la vision qu'avait eue Perpétue, qui l'avait vu arriver le premier au haut de cette échelle mystérieuse, fut aussi le premier qui expira; Perpétue le suivit. Elle était malheureusement tombée entre les mains d'un gladiateur maladroit, dont la main tremblante et peu assurée la faisait languir, en ne lui faisant que de légères blessures. Elle fut donc contrainte de conduire elle-même à sa gorge l'épée de cet apprenti, lui marquant l'endroit où il devait la plonger.

— FIN. —

